

l'Edition Musicale Vivante

revue mensuelle
le n° 4 francs

abonnement :

france : 40 francs

étranger : 50 francs

chèques postaux : 1246-33



5, rue
du cardinal-mercier
paris (9^e)

Téléphone : TRINITÉ } 23-94
23-95
23-96

Sommaire

LE GALA CHARLES CROS, par Gérard VOISIN ■ L'ORGANISATION DE LA DÉFENSE DU COMMERCE DE DÉTAIL. ■ CRITIQUE DES DISQUES] : MUSIQUE SYMPHONIQUE, par Emile VUILLERMOZ ■ INSTRUMENTS DIVERS, par Pierre LEROI ■ LES DISQUES DE VIOLON, par Marc PINCHERLE ■ LES DISQUES DE DICTION ■ LES DISQUES DE CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE CHANSONS, par Pierre WOLFF ■ L'ÉCRAN SONORE : QUELQUES FILMS, par Emile VUILLERMOZ ■ LE DISQUE ET L'ÉCRAN, par Pierre WOLFF ■ NOS ÉCHOS ■ COURRIER DU CINÉMA.



LE GALA CHARLES CROS

On n'a pas oublié le succès obtenu, l'an dernier, par cette intéressante fondation qui est due à l'initiative de notre sympathique confrère *Radio-Magazine*. Cet excellent périodique, créé pour la documentation et l'agrément des sans-filistes, a toujours eu l'élégance de réserver une rubrique au disque et à la machine parlante. De plus, c'est grâce à lui que l'on a pu organiser ces Conférences Charles Cros qui ont accompli une œuvre de propagande si utile et si efficace en faveur des idées que nous ne cessons de défendre ici.

L'an dernier, le premier cycle de ces conférences avait brillamment réussi. Cette année, le succès a été encore plus considérable. La soirée donnée au Théâtre des Champs-Élysées, le 22 mars dernier, a été véritablement triomphale. L'immense vaisseau était plein à craquer et l'on a dû refuser une quantité de discophiles qui n'avaient pas pris la précaution de louer leurs places d'avance.

Le programme était extrêmement significatif. Il comprenait trois parties absolument distinctes, orientant l'esprit des auditeurs dans trois directions dont chacune présentait, pour l'avenir de la musique enregistrée, l'intérêt le plus vif.

Ce fut M. Jean Bérard qui ouvrit le feu. Le thème général de la soirée était : *La Machine parlante au service du spectacle d'art*. M. Jean Bérard nous montra le parti qu'on pouvait tirer du disque dans un spectacle s'inspirant des traditions de la revue de

l'édition musicale vivante

music-hall, c'est-à-dire dans une fantaisie changeant sans cesse de sujet et de décor et nous entraînant à travers le temps et l'espace. Il a voulu nous démontrer que l'on pouvait parfaitement se servir du puissant élément de suggestion qu'est le disque pour construire dans la pensée des spectateurs, des mise-en-scène imaginaires remplaçant le carton-pâte et la toile peinte.

Des acteurs vivants jouaient et chantaient des scènes bien choisies et la machine parlante, pourvue de disques appropriés, construisait entre chaque scène toute une fantasmagorie invisible qui mettait en mouvement dans notre mémoire de riches associations d'images et d'idées.

Sur le plateau, de spirituels fantaisistes comme Gilles et Julien, un chanteur à la voix exquise et nostalgique comme Tino Rossi, le guitariste sud-américain Rafael Medina ou la pathétique Damia, viennent tour à tour détailler des chansons ou jouer des sketches qui constituent un spectacle de variétés ingénieux et nuancé, devant de simples idéaux de velours. Et, sans avoir besoin de la ruineuse machinerie de music-hall, sans mobiliser une armée de mouleurs, de menuisiers, d'électriciens et de machinistes, la musique, souveraine magicienne, touche de sa baguette de fée chaque personnage et l'auréole d'un rayonnement surnaturel. Un disque tourne sur un plateau invisible. Des haut-parleurs recueillent son âme et la diffusent autour de la scène, dans la salle ou dans la coupole du théâtre. Et, dès que le spectateur a respiré cet air de rêve, son imagination bouillonne et accepte la magique Invitation au Voyage. Jean Bérard put ainsi nous donner pour guides deux matelots poètes et philosophes qui nous entraînèrent dans une traversée hallucinante autour du monde.

En enfermant dans une rondelle d'ébonite le frisson soyeux des vagues de l'océan, le sifflement du vent, le hurlement de la sirène du paquebot, on transforma chaque spectateur en passager et le vaisseau des Champs-Élysées prit la mer. Les yeux fermés, nous commençâmes un beau voyage. Aucune vigie n'avait besoin de nous signaler au passage et de nous nommer les continents et les îles que nous longions. Les danses et les chants populaires des indigènes portés par la brise nous renseignaient avec exactitude et traçaient, devant nos yeux, des paysages enchantés. La terre africaine, l'Asie mystérieuse, les mirages de l'Orient, la sanglotante Palestine, le Nouveau-Monde et les archipels du Pacifique que parcourent sans fin les voluptueux frissons de la guitare hawaïenne enchantèrent notre subconscient plus sûrement que les toiles de fond des Folies-Bergère et du Casino de Paris. La magie du disque adroitement diffusé dans l'air que nous respirions, accomplissait aisément tous ces sortilèges.

Jean Bérard nous a fait en poète, une démonstration qui devrait intéresser prodigieusement les industriels du spectacle. En ce temps de crise où il est impossible d'organiser de coûteuses tournées à cause du prix excessif et de l'encombrement du matériel, la suggestion sonore peut rendre des services inappréciables. Une féerie intelligemment « sonorisée », n'a plus besoin de décors et d'accessoires pour mettre en mouvement, derrière le rideau baissé de nos paupières, le somptueux décor des figurations saisissantes et de

prestigieux changements à vue, quelques notes de musique, quelques timbres évocateurs, quelques harmonies suggestives suffisent. Le jour où l'on aura compris cette vérité élémentaire, la machine parlante aura fait faire au spectacle de variétés, un pas décisif dans la voie de la décentralisation.

La seconde partie du programme était consacrée à une autre utilisation pratique du disque. Celle qui lui confie la mission d'accompagnateur et de répétiteur. C'est notre directeur qui s'était chargé de cette démonstration. On sait que, depuis longtemps, il défend dans l'*Edition Musicale Vivante* cette conception du disque éducateur. L'an dernier, il avait consacré à ce sujet l'une des Conférences Charles Cros, de la salle Chopin. Aux Champs-Élysées il n'a pas eu de peine à convaincre ses auditeurs de l'utilité de cette technique.

Le disque d'accompagnement peut rendre aux professionnels et aux amateurs des services inappréciables. Les bons accompagnateurs sont rares et coûteux. En province, ils deviennent introuvables. Beaucoup de chanteurs ou d'instrumentistes bien doués ne peuvent aborder un répertoire intéressant parce qu'ils ne trouvent personne pour les accompagner. Un disque spécialement établi pour apporter à un amateur ou à un professionnel l'ambiance pianistique ou orchestrale d'une mélodie, d'un air d'opéra, d'une sonate ou d'un concerto, contribuerait de la façon la plus active à la vulgarisation des chefs-d'œuvre de l'art et exercerait sur toute l'éducation nationale une influence bienfaisante. Avoir chez soi comme guides, comme conseils et comme collaborateurs techniques, les meilleurs pianistes ou les meilleurs chefs d'orchestre du monde, n'est-ce pas là une conquête scientifique admirable ?

Des exemples bien choisis vinrent illustrer cette thèse de la façon la plus brillante et la plus péremptoire. On renouvela l'expérience faite l'an dernier, avec une petite pianiste de douze ans, Mlle Louissette Duvauchelle qui vint s'asseoir au clavier pour exécuter la partie de l'élève des charmantes pièces de piano à quatre mains d'Inghelbrecht, intitulées *La Nursery*, pendant que la partie du maître était fournie par un disque enregistré par Maurice Faure. Les doigts vivants et les doigts mécaniques conclurent ainsi, sans effort, une alliance si parfaite qu'il était impossible, en fermant les yeux, de deviner si tel trait, telle gamme ou tel accord sortaient du coffre du piano à queue ou de l'orifice de l'Electrophone voisin. La coïncidence et l'alternance des sons furent absolument impeccables. Et l'on put constater que le disque bien enregistré était un répétiteur incorruptible, capable d'imposer à sa partenaire éventuelle une discipline rythmique absolue.

Puis Germaine Martinelli, avec sa belle voix pure et sésaphique, donna deux autres démonstrations non moins probantes. Tout d'abord, avec la collaboration d'un diffuseur nouveau, le Daltona, elle interpréta l'air de l'Archange de *Rédemption*, avec un accompagnement d'orgue gravé sur disque Lumen par Alexandre Cellier.

Le Daltona, avec sa forêt de tuyaux d'argent, apporte non seulement aux spectateurs un puissant élément de suggestion, mais une qualité d'amplification extraordinaire. La voix puissante de Germaine Martinelli fut baignée dans un flot de sonorités moelleuses qui l'enveloppèrent de somptueuses draperies sonores. Quelle magnificence religieuse on peut obtenir ainsi avec un seul disque et combien il est regrettable de voir l'autorité

ecclésiastique faire si grise mine à des progrès scientifiques qui enrichiraient si utilement tous les sanctuaires du monde. Quand on compare ce magnifique accompagnement de *Rédemption*, obtenu à l'aide d'un simple disque que n'importe quel enfant de chœur pourrait mettre en action, aux lamentables borborygmes d'un harmonium poussif manié par la fille du notaire, on ne comprend pas pourquoi l'Église n'adopte pas avec enthousiasme le sublime décor sonore dont la machine parlante peut ennoblir ses offices.

Germaine Martinelli se prêta à une autre expérience plus démonstrative encore. Elle interpréta le célèbre duo de la *Barcarolle* des *Contes d'Hoffmann* en ayant pour partenaire un disque Columbia, enregistré par Mlle Germaine Cernay. La voix vivante et la voix gravée s'unirent avec une aisance et une égalité si complètes qu'il fut impossible d'établir une différence entre la note émise par les cordes vocales et celle qui sortait du haut-parleur. Un pareil résultat aurait été impossible, il y a peu de temps encore. Mais les ingénieurs du son de la Compagnie Thomson ont fait faire de tels progrès à la machine parlante qu'il est difficile, désormais, de distinguer un son réel de son reflet mécanique.

L'expérience fournie par Germaine Martinelli fut, à cet égard, tout à fait décisive et produisit dans l'assistance une impression considérable. Et plus d'une auditrice attend, dès maintenant, avec impatience, la publication de ce disque qui lui permettra d'exécuter des duos avec une artiste illustre dans des conditions de perfection acoustique indiscutables.

Qui donc ne comprend l'intérêt d'éditer sous cette forme les grands duos du répertoire avec le concours des plus illustres vedettes de nos théâtres lyriques ? Ne serait-ce pas une façon attrayante et efficace de faire pénétrer jusqu'au fond de nos plus lointaines provinces des pages qui ne sortent pas actuellement des seuls centres musicaux où l'on trouve les éléments vocaux indispensables à leur interprétation ? Le disque d'accompagnement vocal ou instrumental peut devenir le plus puissant des agents de décentralisation.

Et si quelqu'un avait pu en douter encore, la troisième partie du programme aurait triomphé définitivement de son scepticisme. Elle était confiée, en effet, à M. Dominique Sordet, grand animateur et prosélyte dévoué des Conférences Charles Cros. Notre excellent confrère s'était chargé de présenter le « disque auxiliaire de la danse ». Dès que le phonographe put articuler dans une grande salle des sons d'une puissance suffisante, il songea à devenir maître de ballet ou, plus exactement, chef d'orchestre spécialisé dans le spectacle chorégraphique. Souvenez-vous qu'au gala Columbia, qui eut lieu dans ce même Théâtre des Champs-Élysées il y a déjà plusieurs années, on vit Robert Quinault et sa charmante partenaire, Iris Rowe, danser un des ballets de leur répertoire, la *Poupée d'Arlequin*, sur un accompagnement d'orchestre enregistré. La tentative eut un plein succès et prouva qu'un danseur peut maintenant partir à la conquête de toutes les villes où il n'y a pas d'orchestres en emportant ses quatre-vingt-dix musiciens bien stylés dans une petite boîte en carton.

Depuis, Robert Quinault renouvela l'expérience avec plus d'ampleur au grand amphithéâtre de la Sorbonne à l'occasion d'un gala qui terminait un Congrès scientifique.

Tout un spectacle de danse mettant en action un corps de ballet complet fut donné avec le seul concours des machines parlantes de la Thomson. L'auditoire d'élite qui remplissait la salle fut extrêmement frappé des perspectives qu'ouvrait au spectacle de danse une pareille technique.

L'an dernier, André Levinson apporta à cette conception l'adhésion de la chorégraphie classique la plus orthodoxe. Au cours d'une conférence Charles Cros, il fit accompagner par le disque les pas de deux, les adages et les variations les plus célèbres du répertoire de l'Opéra. Cette année, Dominique Sordet vient de donner à tous ces efforts successifs une consécration solennelle et définitive en obtenant du maître Gabriel Pierné la composition d'un ballet spécialement écrit pour la machine parlante. *Giration*, divertissement en un acte, de MM. René Bizet et Jean Barreyre, dédié par un membre de l'Institut au disque souverain, réglé et dansé par Serge Lifar, étoile et maître de ballet de notre Académie Nationale de Danse, marque une date dans l'histoire universelle du spectacle. Son titre évoque la rotation de la place d'ébonite qui lui donne naissance. Nos lecteurs en connaissent déjà le sujet. Il s'agit de la rivalité d'une femme et d'un jouet, d'une danseuse inexperte à tourner sur ses pointes et d'une toupie qui, au contraire, ne trouve son équilibre que dans la giration. Le héros de ce divertissement passe alternativement de la ballerine au jouet et la réconciliation finale s'opère lorsque la danseuse, dépitée, finit par tourbillonner aussi rapidement que sa rivale. Vous trouverez plus loin des commentaires sur la valeur musicale de la partition de Gabriel Pierné. C'est une réussite remarquable qui représente vraiment un modèle du genre. Tous ces rythmes ont une plasticité et un dynamisme extraordinairement actifs.

Serge Lifar qui, depuis quelques années, a eu trop souvent à animer des musiques amorphes et invertébrées, ne cachait pas sa satisfaction de pouvoir enfin s'abandonner à des impulsions mélodiques et rythmiques aussi franches et aussi souples à la fois, en compagnie de ses camarades, Mlles Kergrist et Dinalix, qui n'ont eu qu'à se laisser porter par cette délicieuse musique pour réaliser le plus harmonieux des ensembles. Les costumes frais et délicats, conçus par Mme Labaye, ont contribué à l'agrément extérieur de ce spectacle qui obtint immédiatement un très vif succès.

Cette démonstration, déjà péremptoire, fut complétée par d'autres numéros de danse dont quelques-uns présentaient une valeur technique exceptionnelle. C'est ainsi que *L'Oiseau Bleu*, de Tchaïkowsky, toujours accompagné par le disque, permit à Serge Lifar et à Mlle Lorcia de déployer une virtuosité éblouissante. M. Serry et Mlle Didion montrèrent également de très précieuses qualités dans leur pas-de-deux classique, tandis que Mlle Olga Adabache triomphait sur une page de Moussorgsky et que Mlle Mariane Ivanof donnait une grâce ingénue aux trois *Ecossaises*, de Chopin.

Au début du spectacle, un amusant prologue nous avait présenté la reproduction vivante de la célèbre affiche de notre ami Roger Wild : la « Danseuse aux gants bleus ». Vêtue exactement comme son aînée et en compagnie du phonographe à cylindre de l'époque héroïque, avec son pavillon en forme de volubilis, Mlle Marianne Ivanof dansa la valse

de *Rose-Mousse* qui situait plaisamment dans le temps la naissance du phonographe. Cette préface ironique et attendrie était une trouvaille qui fut fort appréciée.

Avec de tels exemples, Dominique Sordet n'eut aucune peine à triompher de toutes les objections qu'avaient peut-être préparées ses auditeurs. Les services que peut rendre le disque accompagnateur de la danse furent mis en lumière par ses soins, de la façon la plus éclatante. Dès demain, les villes qui n'ont jamais vu de spectacles de ballets, peuvent s'offrir le luxe, désormais à la portée de tous, de faire venir quelques étoiles parisiennes qui leur révéleront ce plaisir inédit. Voilà, pour tous nos compositeurs, pour tous nos chorégraphes et tous nos danseurs, un débouché inespéré. Souhaitons que cette leçon ne soit pas perdue.

Il paraît que certains musiciens professionnels se sont alarmés du succès éclatant de ces trois démonstrations, sous prétexte que la machine, avec ses progrès inquiétants, allait augmenter le nombre des chômeurs parmi les instrumentistes. Répétons, une fois de plus, que cette crainte est chimérique. Le disque, la T. S. F. et le cinéma sonore sont des bienfaiteurs pour nos musiciens d'orchestre et non des affameurs. Ils leur assurent des cachets royaux qu'aucun théâtre ne saurait leur offrir. Certes, il y a une période d'adaptation qui lésera certains intérêts particuliers. Mais ces puissants instruments de diffusion, d'éducation et de décentralisation que constituent les diverses formes du machinisme musical auront pour résultat de décupler et bientôt de centupler le nombre des honnêtes gens qui s'intéressent à la musique et auront besoin des bons offices de nos professionnels.

C'est une politique à courte vue que celle qui consiste à entraver un progrès sous prétexte qu'il supprime quelques emplois de fonctionnaires. La musique mécanique supprimera peut-être temporairement, quelques violonistes de seconde zone, mais, dans quelques années, elle aura créé un appétit universel de musique qui sera vite rémunérateur pour les sacrifiés d'aujourd'hui. N'oublions jamais l'exemple classique des conducteurs de diligences, ruinés par l'invention des chemins de fer. Quelques années plus tard, les locomotives faisaient vivre des milliers et des milliers de palefreniers mécaniques, alors que les chevaux n'assuraient l'existence que d'une petite poignée de spécialistes.

Le *Gala Charles Cros* des Champs-Élysées a été un éclatant succès. Ce succès nous prouve que la foule d'aujourd'hui suit avec un intérêt passionné tous les progrès de la machine parlante. Ce soir-là, l'Opéra et l'Opéra-Comique donnaient, l'un et l'autre, une répétition générale. Or, on refusa du monde au Théâtre des Champs-Élysées et l'on put remarquer dans l'assistance beaucoup de critiques musicaux qui n'avaient pas hésité à sacrifier les deux théâtres subventionnés au spectacle mécanique dont ils voulaient constater l'intérêt. C'est un signe des temps dont tous nos industriels du spectacle doivent tenir compte. La machine parlante devient une auxiliaire précieuse pour toutes les manifestations musicales publiques ou privées. Il faut maintenant que nos éditeurs en tiennent compte et qu'ils cherchent dans cette voie, le recrutement méthodique de toute une clientèle qui saura les récompenser de leurs sacrifices et de leur effort.

GÉRARD VOISIN.